

Chants d'Eglise

Chants des hommes

Peut-être attendez-vous une mise au point sur le chant populaire liturgique d'aujourd'hui. Il faut perdre tout espoir... j'en suis incapable¹.

Je peux seulement raconter comment, pourquoi et pour qui j'écris des chants.

Mes premiers chants, je crois les avoir écrits sans savoir exactement ce que je faisais et où cela me mènerait. Je ne me sentais pas de vocation irrésistible de compositeur de cantiques: j'ai été prise au piège, si je peux dire, et voilà où cela m'a menée. A vrai dire, je ne comprends pas encore très bien comment cela se fait que je sois là devant vous, ce soir. J'ai écrit des chants d'unité à la demande de quelques protestants et catholiques. J'avais été sensibilisée au problème de l'œcuménisme, et je me suis mise à l'œuvre en pensant que les chants ne seraient utilisés que par quelques-uns. Et puis, très vite, ils ont été connus, quelques-uns ont été aimés ; on les a publiés et je me réjouis de savoir qu'ils sont chantés par plus de chrétiens que je ne pouvais le souhaiter.

Les derniers chants vont paraître sous le titre *Dieu est Amour*. J'étais plus décidée, en les écrivant, à dire ce qu'il me semblait important de dire. C'est peut-être pour cela qu'ils sont plus signes de contradiction : ils doivent surprendre peut-être parce qu'ils « disent bêtement la vérité bête », et je crois, dans le fond, qu'ils sont très naïfs. J'y ai dit tout spontanément ce dont je vis ou tente de vivre parce qu'il me semble que le don de Dieu est fait pour être partagé, et qu'on n'a

1. Cette conférence a été faite dans deux séminaires. On a conservé à ce texte son caractère oral.

pas tellement le droit et le temps — il est si court ! — d'avoir une vie privée. Toute vie me semble ecclésiale et c'est ainsi que j'ai parlé très naïvement.

Vous m'avez demandé dans quel esprit j'écris des chants et quelle est la place du chant dans la vie d'une femme qui « par ailleurs » travaille (je cite !). Ce « par ailleurs » m'a bien plu. Je dirais plutôt que j'écris des chants « par ailleurs », « par surcroît », ou par surabondance.

J'écris des chants par surabondance de vie, de travail, d'émerveillement, de révolte ou de joie,

Surabondance de désirs missionnaires peut-être surtout.

Surabondance de joie pascalle qui traverse toute l'épaisseur de la vie qui a envie non tant d'être savourée que partagée.

Et j'écris alors poussée par une sorte d'urgence intérieure, de nécessité spirituelle vivante qui m'y invite.

Et puis, je travaille. Je ne travaille pas « par ailleurs », mais c'est l'essentiel de ma vie, dans un lycée au milieu de jeunes filles de 16 à 19 ans. Je les aime beaucoup. Elles attendent beaucoup et je me sens bien pauvre et maladroite devant tant d'attente, surtout que je ne peux jamais dire le secret de ma vie et de ma joie : je ne peux jamais dire « Jésus-Christ », c'est terrible, vous savez.

A travers elles, c'est tout le monde incroyant que je rencontre, son exigence et puis cette remise en question fondamentale de notre foi vécue qu'il nous propose constamment, c'est toute la faim de Dieu que je découvre, le plus souvent jamais exprimée et même jamais ressentie comme telle, c'est aussi tout le don de Dieu que je découvre et qui m'émerveille.

J'ai donc la chance de vivre dans un lycée et aussi au milieu de gens incroyants, des amis merveilleux, des camarades... il me semble que c'est avec eux, en leur nom et pour eux que j'écris des chants. J'ai l'impression vraiment qu'ils sont responsables de *Dieu est Amour*. J'ai écrit les chants de ce recueil, en tout cas, avec tous ces amis qui ne connaissent pas le Seigneur et qui n'ont même pas envie de le connaître, mais

qui, sans le savoir, me le donnent, me l'annoncent d'une façon merveilleuse, et nous vivons déjà tous ensemble dans l'Eucharistie, je crois. Et pourtant, ils ne mettent jamais les pieds à l'église, ils ont horreur des curés et je crois que certains seraient obligés de traverser « la nuit de l'amitié » si je peux dire, s'ils me voyaient ici ! Et ce sont eux qui m'ont aidée à écrire ces chants en me révélant le Seigneur dans leur combat pour la justice, dans le désir qu'ils ont de sacrifier leur vie pour sauver les raisons de vivre, dans leur amour fraternel de tous les hommes pour qui ils se dépensent sans compter. En écrivant ces chants, ils étaient donc là et je désirais que s'il leur arrivait par hasard d'entrer dans une église de pierre et d'y entendre *Dieu est Amour*, ils puissent alors reconnaître leur vie tout entière, cette vie qui intéresse Dieu et qui est gloire de Dieu, déjà.

C'est ainsi que j'ai compris qu'il y avait plusieurs sortes de chants missionnaires.

Les uns — nous les avons tous chantés — lèvent les bannières de la chrétienté, partent en Croisade pour conquérir le monde à Jésus-Christ ; ils sont un peu militaires, un peu boy-scouts. En général, on aime bien les chanter. Avec ces chants, on se sent tout de suite une âme d'apôtre, comme on devient patriote en écoutant la *Marseillaise* ; ils ne nous font pas sortir de nos pantoufles et nous donnent un bon petit frisson spirituel : tout le confort, quoi !

Les autres sont plus dangereux. C'est même « danger de mort » ! Ils sont attentifs cette fois non pas à notre mission mais à la Mission de Dieu, à l'Action du Seigneur dans le monde et ils nous invitent seulement à nous perdre et nous fondre dans ce grand courant de l'Action de Dieu, en rendant grâces.

Un chant missionnaire — et tout chant liturgique doit l'être, je pense —, c'est donc d'abord, pour moi, un chant contemplatif, un chant qui « nous donne à voir » et qui suscite un peu plus en nous le désir de voir l'œuvre du Seigneur dans le monde, sa présence sous des apparences peu évidentes

au premier regard, et qui nous invite à participer, comme des contemplatifs, c'est-à-dire comme des pauvres, à l'Action de Dieu, de la seule manière possible, en nous fondant et nous confondant à la vie, la mort et la résurrection du Christ.

C'est dans ce désir, en tout cas, que j'ai écrit les chants de *Dieu est Amour* : « Toute présence est un sacrement de Dieu », « toute présence redit son mystère », si « en notre cœur renaît l'enfance » et si « nous contemplons Dieu invisible dans l'Amour qui nous unit ».

La plupart des hommes ignorent qu'ils vivent le mystère du Christ, ils ignorent à quelle profondeur se situe leur vie, quelle en est la dimension incommensurable. Nous, chrétiens, nous le savons ou nous avons à le savoir un peu moins mal et à rendre grâces au nom de tous pour cette révélation ; à le révéler, comme nous le pouvons aussi, le moins maladroitement possible.

C'est ainsi que le chant missionnaire doit nous faire prendre conscience de l'Invisible qui est pourtant le cœur même de notre vie ; il doit mettre en évidence la Réalité profonde et secrète de toute la vie des hommes, et de ces liens qui nous unissent si étroitement les uns aux autres que devant le Seigneur nous ne formons qu'un seul geste liturgique, qu'une seule voix liturgique. Nous ne sommes, nous chrétiens, dans l'assemblée eucharistique que le symbole du Rassemblement de tous les hommes dans un seul Corps, le Christ, et nous ne chantons qu'au nom de toute la communauté humaine dont nous sommes les prémices seulement.

Que peut célébrer dans ces conditions le chant liturgique ?

Il me semble qu'un chant liturgique devrait d'abord être la célébration de l'histoire des hommes, cette histoire humble et grandiose.

C'est la célébration des gestes quotidiens, si ordinaires, de la vie toute banale, si pauvre et qui est transfigurée dans la transfiguration du Christ, qui est pascale dans la Pâque du Christ.

C'est aussi la célébration de l'histoire des hommes, de leur

combat personnel, collectif, syndical, politique, pour accéder à une vie authentiquement humaine, c'est-à-dire libre, libérée de l'esclavage sous toutes ses formes, de l'injustice sous toutes ses formes, d'une économie ou d'une politique tout entachées de péché.

C'est enfin la célébration du travail des hommes, ce travail qui est converti au Corps du Christ et qui nous est révélé comme étant déjà (et en attente) le Corps du Christ.

Voilà ce que j'aimerais entendre chanter dans les églises et c'est pour cette raison que j'écris, par exemple :

- « Si nous vivons au cœur du monde
Nous vivons au cœur de Dieu ».
- « Si nous voulons un monde juste,
Dans l'Amour, nous demeurons ».
- « Notre travail construit la terre,
Le Seigneur est avec nous ».

Il me semble, en effet, que c'est toute cette vie des hommes qui devrait être dite et chantée et célébrée et glorifiée.

Alors que trop souvent on a chanté et on chante autre chose.

A ce propos je pense à une de mes révoltes de ma vie d'étudiante.

Quand je pense qu'on avait l'audace au temps de la guerre d'Algérie et pendant qu'on torturait dans les salles de police, de chanter les petits oiseaux, les fleurs, les étoiles, les sources bondissantes qui louaient le Seigneur alors qu'en réalité ceux qui louaient le Seigneur « en esprit » et « en vérité », c'était ceux qui tentaient de sortir de l'esclavage et qui implicitement croyaient à la Pâque du Christ, libération parfaite vers laquelle ils tendaient jusqu'à la mort. Car la vraie louange du Seigneur, n'est-ce pas, en définitive, de faire passer dans toute la Création un souffle de liberté ?

Pendant ce temps, nous, nous herborisions. Je me refuse, pour ma part, à parler d'oiseaux, de fleurs, etc., qui louent le

Seigneur, dans mes chants. Tant pis pour la poésie, si au dire de certains c'est cela, la poésie. Je pense en tout cas que c'est une très grosse injure qu'on lui fait ; la poésie vraie dévoile le réel et le réel c'est d'abord l'homme vivant.

Je ne rejette pas catégoriquement le chant de louange qui passe par la beauté du monde. J'aime les psaumes, j'aime leur émerveillement devant la splendeur de l'univers autant que leurs cris devant la souffrance. Je voudrais seulement souligner ici une ambiguïté possible dans le choix de certains de nos couplets naturalistes.

Il y a le monde, si beau que c'en est bouleversant à certaines heures, et puis il y a le malheur des hommes qui jette comme un interdit sur la beauté du monde. Tant qu'on n'a pas senti cela jusqu'au déchirement, tant qu'on ne vit pas cette terrible contradiction au cœur de sa vie, a-t-on le droit de chanter avec tant d'aisance, ces forêts, ces rivières — fussent-elles bibliques — qui louent le Seigneur ?

L'erreur venant de l'exclusion, comme le dit Pascal, le mieux serait de garder toujours au cœur une double mémoire et de savoir chanter la beauté du monde sans pour autant oublier son malheur, savoir célébrer l'action et le travail des hommes sans pour autant oublier la contemplation émerveillée devant la gratuité de l'Amour qui est Dieu même. Mais, en conscience, ne devons-nous pas reconnaître que le plus souvent nous ignorons ce genre de fidélité, la seule fidélité, sans doute, qui soit pourtant pleinement humaine ?

Je pense à saint François. C'est à la fin seulement, que, pauvre, malade, aveugle, au plus fort peut-être de son angoisse et de son accablement il composa le *Cantique des Créatures*. Ce n'était pas alors une prière sans mémoire, ce n'était pas une évasion du mystère de mort et de résurrection du Christ dont la dimension demeurerait toujours permanente, puisque François, dans sa chair même, portait les signes glorieux des stigmates du Seigneur. Pensons aussi à saint Jean de la Croix composant le *Cantique spirituel* qui ressemble à un poème lyrique, de fraîcheur « bucolique », dans son cachot de To-

lède : là, il parle des montagnes, des cerfs, de la transparence des eaux...

Je crains que le plus souvent — vu notre misère ! — nos fameux cantiques de louange soient plus des « invitations au voyage » que des invitations à contempler le mystère du Christ aujourd'hui. D'ailleurs, en parlant de voyage, on n'a rien à craindre ! Aucun risque, j'imagine, de nous laisser conduire à l'Alverne avec François pour y être vulnérable à toute la passion du Christ !

Dans un monde qui semble voué au malheur et en tout cas à la lutte terrible pour accéder à une vraie dimension humaine, on n'a pas le droit de chanter n'importe quoi, même si c'est dans la Bible. On n'a pas le droit de chanter avec une mentalité de retraités de l'existence, une mentalité de rentiers qui regardent les autres lutter sur la rive d'en face.

On est dans la vie des hommes, dans leur histoire et il semble bien que ce soit cette *histoire humaine seulement* qui intéresse Dieu puisqu'il y est entré, puisqu'il a pris un nom et un visage d'homme. Il est entré dans l'histoire des hommes, la plus banale, la plus belle, la plus terrible, c'est donc bien qu'il l'aime, cette histoire, telle qu'elle est et telle qu'elle veut être, et c'est cette histoire qu'il faudrait arriver à célébrer dans le chant.

D'ailleurs, l'Eucharistie consacre ce travail des hommes, l'histoire de leur travail. Le pain des hommes devient le Corps du Christ. C'est donc ce pain, ce travail, ces gestes quotidiens, qui font le pain de nos existences qu'il faut dire et chanter. Il y a souvent de l'imposture et du sacrilège à célébrer autre chose que cette vie des hommes et à faire chanter à des hommes, le plus souvent écrasés par l'injustice et toutes formes de malheur, ces eaux vives, ces jardins, ces collines qu'ils n'auront peut-être jamais l'occasion de voir. Pendant ce temps, la rencontre de Dieu se fait avec des hommes historiques, bien incarnés dans leur temps, ce temps déjà tout ouvert à l'Eternité de Dieu. Mais nous, nous en sommes au « temps des cerises » !

Je prends des exemples plus précis.

Certains chants de Noël sont charmants, d'une mythologie désuète, mais ils ne sont rien moins que sacrilèges.

On nous fait chanter, le bœuf, l'âne gris, la petite étable, les bergers, les mages qui suivent l'étoile, etc. Nos sommeils spirituels ne risquent pas d'être interrompus par le mystère de Noël. On peut être tranquille : rien n'est bouleversé, que « Dieu avec nous » soit là ou non, cela ne change pas grand-chose.

Malheureusement, il faut être retombé en enfance, au mauvais sens du terme, pour se satisfaire de tout ce folklore.

Le mystère de Noël nous apprend bien plutôt à reconnaître Dieu sous des signes très pauvres, imperceptibles et même dans son Absence évidente. C'est pour cela qu'en écrivant le chant « Tu es pauvre, Seigneur Jésus, en Toi la Gloire éternelle de Dieu », j'ai voulu écrire un chant de Noël. J'ai essayé de dire cette certitude absolue donnée par la foi qui nous apprend à reconnaître le Christ en toute présence et particulièrement en ceux qui souffrent ou qui luttent douloureusement pour que s'édifie la paix et la liberté.

« Tu es le pauvre, Seigneur Jésus,
 Tu es le peuple meurtri par la guerre...
 Tu es celui qui cherche sa liberté...
 Tu es le peuple qui souffre passion...
 Tu es le pauvre, Seigneur Jésus, en toi la Gloire éternelle de Dieu ».

Et voici alors notre joie de Noël :

« Tu nous révéles l'Amour de ton Père.
 Ta pauvreté nous ouvre le cœur de Dieu ! »

Il en est de même pour Pâques. Si on chante « Il est ressuscité », cela peut n'être que de la mythologie qui ne bouleverse pas notre vie de fond en comble. Mais si nous disons « Aujourd'hui, il est vivant », alors oui, « tout l'Univers devient le visage du Christ ». Le monde entier est pascal et nous voyons la vraie dimension de notre existence et de toute l'histoire des hommes qui vivent la Pâque du Christ.

Nous ne commençons à parler de la joie pascale que lorsque nous parlons de la joie que connaît l'homme libéré dans l'expérience concrète. Et si l'on cherche à exprimer la joie pascale hors de cette expérience de libération que font les hommes dans leur histoire, on fait du christianisme une mythologie, une religion satisfaisante pour nos instincts mythiques et religieux, mais s'agit-il encore de christianisme, de cette alliance, jusqu'à la fusion, de Dieu et de l'homme ?

De même, j'ai écrit un chant de mariage. J'ai essayé d'en dire la grandeur sans parler de « vigne » ni de « plants d'olivier » dont les gens se moquent pas mal. Il faudrait quand même que les hommes et les femmes reconnaissent leur amour dans ce qu'ils chantent ! « En leur amour, Dieu invite à la joie des noces la terre entière »... Il faudrait qu'ils sachent et qu'ils soient merveilleusement bouleversés de tant de splendeur dans l'amour humain.

Ainsi il faut que les hommes reconnaissent toute leur vie, la voient même, la découvrent toute fraîche lorsque la poussière de l'habitude qui émousse tout, est enlevée : une vie modeste, pauvre, et toute riche, et la voici désormais, glorifiée, transfigurée, consacrée au Corps du Christ.

C'est ainsi que dans le chant populaire liturgique, il y a un grand problème, celui de l'expression, linguistique et musicale.

En ce domaine, comme en tous les autres, le difficile est de trouver l'équilibre. On le trouve sans doute en marchant, mais le chemin n'est pas facile et il y a de bonnes chances pour qu'on s'y casse souvent la figure.

Par la parole, nous communiquons entre nous. Alors, pourquoi, à l'église, dire une parole qui rende impossible toute communication ? Or, sans parler du latin de grand-papa, beaucoup de textes sont encore incommunicables, trop marqués par un souci d'exactitude littérale et de fidélité servile aux images bibliques, par exemple.

J'essaie, pour ma part, d'employer un langage compréhensible. J'essaie de dire ce qui me semble essentiel avec des

mots essentiels en leur redonnant leur évidence. Mais on m'a critiquée : les mots de « vérité, libération et justice », par exemple, seraient des mots trop théologiques et incompréhensibles !

Je me défends : n'étant pas théologienne quand j'emploie ces mots, je ne vois pas ce qu'ils signifient pour des théologiens. Mais ce que je sais, c'est leur signification dans la vie de tous les jours, lorsqu'on ouvre un journal, lorsqu'on participe à une lutte... Ils ont alors le même sens pour tous. On se comprend, et c'est ce sens-là qui m'importe avant tout. Les résonances théologiques sont comprises dans les notes fondamentales du vocabulaire humain. C'est tout. Notre foi ne modifie pas le sens des valeurs humaines et des notions fondamentales, mais donne à tout une dimension incommensurable, intérieure, une réalité profonde.

D'ailleurs, à cause de l'Incarnation, les mots humains sont les mots de Dieu. Les mots qui traduisent la plus humble expérience des hommes sont mots de Dieu. Le Christ n'a pas parlé un langage étrange, un langage d'essence divine, il a parlé un patois qu'il a divinisé. C'est ce que doit faire le chant liturgique, et, à ce propos, j'ai été contente de lire dernièrement un livre très beau *Le pain et le sel* de Serge de Beaurecueil. Ce prêtre qui vit en Afghanistan raconte comment il veut tout partager avec son peuple, le pain et le sel, et le langage ; voici des pages qui me semblent très éclairantes pour le langage liturgique : « A Nazareth, Jésus ne s'entretenait pas seulement avec les gens du village ; il s'entretenait aussi avec Dieu. Pour lui, le langage n'était pas seulement l'instrument du compagnonnage, c'était aussi celui de la prière... Et le dialecte de Nazareth, le brave araméen vulgaire, se trouvait introduit comme de plain-pied dans les échanges trinitaires ; il devenait sacré, et bien plus que l'hébreu, puisque c'était alors le langage de Dieu. Et il restait en même temps le langage des hommes, celui de leurs humbles prières de pécheurs implorant la pitié, le pardon, ou la foi..., ou la santé pour leur enfant, ou simplement le pain, qui manque quelquefois... Coulées dans les mêmes mots, c'est en son Nom

(Jean, 14, 13 ; 15, 16) qu'elles montaient vers le Père, qui désormais n'y voyait plus que la prière toujours exaucée de Jésus (Jean, 11, 42). Le Verbe, en s'incarnant, avait pris leur langage ; et maintenant, *ils s'exprimaient comme le Verbe, sans le savoir...* Parler la langue de mon peuple..., non point seulement pour partager leur vie, leurs peines et leurs joies, mais pour prier aussi. Et point seulement dans l'oraison, mais dans la grande prière de l'Église, pour célébrer l'Eucharistie... Prier avec leurs mots, chanter avec leurs mélodies, simplement pour que leur langage et leur chant soient désormais ceux de Jésus et deviennent pour eux sacrements du salut... Simplement pour que le mot *nân*, prononcé par eux tant de fois, désigne le Pain de vie ; pour que le mot *padar* s'adresse au Père des cieux... Simplement pour que, par mes lèvres, ils parlent la langue de Dieu »².

C'est pour ces mêmes raisons, je pense, qu'un chant liturgique doit être non seulement pour nous en français mais autant que possible d'une expression perceptible sinon directement à tout homme, du moins à tout chrétien sans qu'il ait été auparavant dans la nécessité de passer des certificats d'Écriture sainte.

Pour ma part, je connais donc ce désir d'écrire un texte le plus possible accessible à tous. Mais ce texte va être chanté dans un acte liturgique. Or l'acte liturgique n'est pas du même ordre, comme dirait Pascal, que les actes communs de l'existence. C'est à partir de cette constatation qu'il va falloir tenter de trouver un équilibre dans le langage poétique du chant comme dans son expression musicale.

Il ne s'agit donc pas de rechercher dans la célébration liturgique un langage, des gestes, des signes qui soient réservés aux seuls initiés, et c'est bien au nom de la mission universelle de l'Église qu'il faut refuser un culte à mystère inaccessible au vulgaire.

Mais il ne s'agit pas pour autant de faire de l'acte litur-

2. Serge DE BEAURECUEIL, *Nous avons partagé le pain et le sel*, Paris, Ed. du Cerf, 1965, p. 89-91.

gique le calque servile de la vie ordinaire. Il ne s'agit pas de reproduire exactement le langage et les gestes de la vie courante. Il s'agit de choisir, d'ordonner, de styliser. Si la liturgie — ici nous parlons surtout de l'expression linguistique et musicale — doit chercher à être intelligible et lumineuse jusque dans la révélation du Mystère, elle n'est pas obligatoirement facile et satisfaisante pour nos sensibilités quotidiennes. Bien sûr, la liturgie doit passer par notre sensibilité — et aujourd'hui celle de l'homme de 1967 — mais ce n'est en fait que pour mieux atteindre notre cœur et notre intelligence et pour nous acheminer, d'une foi spontanément sensible et sentimentale dans ses désirs d'expression et de connaissance, à une foi plus réelle, plus vraie mais plus austère. La liturgie est cette médiation qui nous met en présence de Dieu. Or Dieu, c'est le Tout Autre. Notre terrible instinct de propriétaire voudrait avoir prise sur lui et le plier à notre goût ; la liturgie nous en garde. Par sa puissance de dépaysement, par l'effort qu'elle exige de nous, elle nous arrache à nos facilités, nos appropriations diverses. Elle est une médiation, elle nous arrache à nos petites frontières pour nous introduire dans un espace : celui de l'Adoration de Dieu, Tout Autre même dans sa proximité, Inconnaissable quoique connu...

Par conséquent, dans l'expression liturgique, il ne faut peut-être pas chercher à tout prix à se retrouver tel quel, à retrouver le langage de la vie telle quelle sans aucune stylisation, à retrouver telle quelle la musique de 1967 dont nous rassasie l'O.R.T.F. Dans l'expression liturgique, nous devons nous retrouver nous-mêmes, c'est sûr, mais non dans le superficiel, le passager, l'illusoire, bien plutôt dans le réel, le vrai, le plus profond qui risque toujours d'être oublié.

Et la liturgie, grâce à Dieu, quoique toute proche de l'Homme, et parce que toute proche du Réel de l'Homme, nous dépouille des vêtements et revêtements qui ne cessent de nous protéger de la forte saisie de Dieu.

Ainsi dans *Dieu est Amour*, j'ai voulu écrire des choses simples, mais elles ne sont peut-être pas perceptibles tout de suite ; le langage ici se fait plus concis, plus dense, plus éla-

boré, plus suggestif, il nécessite peut-être surtout une disposition intérieure car on n'entend bien qu'avec le cœur. Aussi « les philosophes et les savants » ne sont pas plus favorisés que les autres pour comprendre !

Je crains parfois que l'on ne fasse fausse route dans certaines recherches musicales et linguistiques soi-disant missionnaires. Il faut certes toujours chercher à répondre aux besoins réels et actuels d'une Assemblée et savoir choisir le chant liturgique qui lui convienne et qui exprime le mieux sa prière. Il faut aller de l'avant et ne pas hésiter à faire du nouveau quand cela correspond à une urgence véritable dans l'expression de la foi et de la prière. Mais ce « nouveau » ressemble souvent plus à la caricature de la vie qu'à son expression authentique. C'est un peu comme le patron qui veut se mettre « à la portée » de ses ouvriers tout en continuant à les exploiter et qui émaille ses phrases de formules populaires ; ou le jeune vicaire « à la page » qui fait ses homélies avec tout le laisser-aller du langage quotidien. En fait, ces recherches dispensent souvent de poser les vrais problèmes d'un renouveau liturgique qui doit être d'abord signe d'une conversion du regard, d'une conversion intérieure.

C'est pour cette raison que les problèmes de modernité musicale me semblent bien secondaires par rapport à d'autres. A mon avis, il ne s'agit pas, pour être missionnaire en 1967, de chanter des cantiques sur des airs de twist (je n'ai rien contre le twist, au contraire, rassurez-vous !), il ne s'agit pas de rendre les églises pleines à craquer par des chants qui s'inspirent d'Adamo, de Sheila ou du jazz. Le problème est d'abord de nous rendre attentifs au message et non d'adapter le message à notre sensibilité. Certaines techniques sont de l'ordre de la propagande mondaine, de la recherche d'une efficacité telle que l'aime le Monde bien plus qu'elles ne procèdent du désir de la mission évangélique. Je crains que des recherches musicales de cet ordre nous « divertissent » de l'essentiel au lieu de nous y plonger.

La joie de l'Assemblée eucharistique vient de l'Eucharistie et non des chants qu'on exécute.

Pour ma part, je ne brigue absolument pas en matière musicale d'être à la pointe de la chanson yéyé ou de jazz 1967. Je cherche une phrase musicale populaire et qui corresponde autant que possible à la sensibilité musicale commune d'aujourd'hui.

Je pense que la liturgie doit éclairer notre vie quotidienne d'un jour nouveau, mais ce n'est pas à notre vie quotidienne avec ses bavures, ses illusions et ses ombres, de s'infiltrer telle quelle dans l'acte liturgique de façon à ce qu'il ne nous dérange plus et ne bouleverse les habitudes de personne.

La liturgie doit modifier notre façon d'habiter le monde, et ce n'est pas le contraire qui doit se produire.

Comme j'écris à la fois le texte et la musique, je recherche une coïncidence aussi parfaite que possible entre le langage poétique et le langage musical. Je cherche à dire, avec le plus de fidélité, au moyen du langage poétique et musical, ce qui me semble essentiel, l'expérience chrétienne vécue et à vivre toujours plus.

Pour moi, il me semble qu'il y a une double soumission :
de la musique à la parole,
du chant (musique et parole) à la réalité essentielle que je voudrais transcrire.

Je cherche donc pour la musique une phrase simple qui colle au texte le moins mal possible, assez pauvre dans sa mélodie et son rythme pour ne pas trop s'imposer et pour qu'elle s'apprenne vite.

Vous pouvez me dire : à quoi bon la musique, dans ces conditions ? Peut-être parce que j'ai une forme de pensée musicale, d'abord, et puis la musique a une fonction admirable dans la vie comme dans la liturgie. Elle rythme un message, le fait entrer dans notre mémoire, notre sensibilité ; elle nous accompagne, alors qu'une parole dite seulement peut se perdre en chemin. Elle est de l'ordre de la mémoire involontaire. Elle est la mémoire du pauvre. Nous portons parfois longtemps une phrase d'un poème ou d'une chanson ou d'un cantique. Les mots ont leur goût musical, leur rythme avant d'avoir leur signi-

fication. Un beau jour, ils vont se révéler à l'intelligence et au cœur, ils vont livrer leur secret et nous ouvrir l'accès à la compréhension d'une Réalité essentielle qui était peut-être jusque-là imperceptible. En effet, on peut oublier un sermon si beau soit-il, mais on quitte l'église en fredonnant un air. Ce n'est sans doute pas à majorer. Mais peut-être faut-il voir dans le cantique cette façon d'actualiser, dans le quotidien des journées, la révélation à laquelle on a peut-être été imperméable lors de la lecture ou de l'écoute d'un texte ou d'une homélie.

Voilà donc à quoi peut légitimement aspirer le chant populaire liturgique.

Il peut parfois, malheureusement, n'être qu'un nouveau rempart — même sans être latin ! — qui nous protège de Dieu. On peut se satisfaire de la beauté d'un chant, et on croit prier alors qu'on s'est arrangé pour se garantir de Dieu. Je voudrais, pour ma part, que mes chants au contraire nous laissent sans défense aucune. J'ai si peur que les belles cérémonies, les beaux chants, les belles interprétations se dressent comme autant de frontières entre Dieu et nous. Un chant liturgique « réussi », à mon avis, n'est pas celui qui satisfait notre sensibilité esthétique, affective ou religieuse, c'est celui qui est assez pauvre pour qu'on ne s'arrête pas à sa beauté et pour qu'on écoute à travers lui, qu'on voie à travers lui, qu'on soit saisi à travers lui.

C'est ainsi que le rêve serait d'écrire de la musique aérienne. On m'a reproché ma légèreté. Mais j'en suis ravie à bien des titres. A la suite de Nietzsche et de Camus, je pense qu'il n'y a rien de pire que l'esprit de lourdeur et seule une musique légère, qui se fait presque oublier par son faible poids, peut sans doute dire l'indicible et faire entendre l'inouï. Mon idéal, c'est bien d'écrire des chants légers. Ceci a peut-être une allure peu sérieuse : disons alors que mon rêve est d'écrire des *chants transparents*.

L'idéal en tout, pour le cantique comme pour le reste, c'est la transparence : et puisqu'il faut communiquer l'indicible, autant ne pas trop peser avec nos pauvres mots et nos mélodies.

Je vois le chant liturgique comme un signe dont on peut très bien se passer. On ne s'arrête pas à un signe : on va à la réalité profonde qu'il tente de dévoiler et on le traverse pour s'émerveiller de la Réalité qu'il désigne.

Je voudrais donc écrire des chants transparents, j'aimerais qu'ils ne captent pas trop l'attention. En somme, je n'écris des chants que pour qu'ils soient oubliés ; pour qu'ils s'effacent et disparaissent.

Oui, je voudrais qu'ils ne soient qu'invitatoires, car il me semble que là est la vraie fonction du chant liturgique : il est une annonce, une introduction. C'est tout. S'arrêter au chant si beau soit-il, c'est le destituer de sa seule fonction admirable : celle qu'il a de s'effacer comme on oublie le seuil et le porche d'une demeure une fois qu'on y est entré.

Comme un poème « qui sort du silence et retourne au silence », le chant invitatoire devrait nous ouvrir la porte de la contemplation silencieuse³.

Dominique OMBRIE

3. Après nous avoir donné des *Chants d'Unité* (Ed. du Chalet), Dominique OMBRIE s'apprête à publier *Dieu est Amour* (Ed. du Levain) (N. D. L. R.).